

Le P. Boucher m'avait devancé et s'était hissé au grenier ; mal lui en prit ; le plancher mal ajusté (vieille porte de grange de travers sur deux solivaux) fit entendre un gémissement qui le fit bientôt déguerpir, au moment où M. Vigneault l'allait rejoindre.

Les maringouins du reste ne ménageaient pas plus les fuyards que les combattants.

M. Laporte, lui, avait pris le parti de laisser faire.

MM. Lavigne et Lavallée, couchés dans l'herbe l'un près de l'autre, ne faisaient nullement l'effet de gens endormis. M. Lavigne ayant reçu la maigreur en partage, le dard du maringouin le perçait chaque fois jusqu'à l'os. M. Lavallée, homme sanguin et replet s'il en est, donnait véritablement le dessert aux sangsues de la forêt. M. Lavigne lui répétait tous les 10 minutes : " Allons, le vieux, on va changer de place, je ne puis plus résister. " Et tous les deux de prendre leurs planches et d'aller se faire mordre à 15 pieds plus loin.

Quant à moi je voulus tenter un dernier effort. Je m'enveloppai de nouveau la tête aussi parfaitement que possible : temps perdu ; après mille et un détours, mille et un bourdonnements, la place était envahie. Cinq minutes avaient suffi pour détruire mon œuvre !

Mes compagnons ne réussissaient pas mieux.

Que faire ? Il n'y avait qu'à souffrir en patience, jusqu'au point du jour. On allait, on venait, on s'époussétait ; pas de repos ; toujours la guerre, sans trêve ni merci. Les minutes paraissaient des heures et les heures des mois. Sur les minuit, j'avais la figure tellement enflée que mes amis crurent à un érysipèle.

Le soleil finalement se leva pour éclairer notre misère. Les patates ayant été mises au feu, le Père Boucher et M. Lavallée prirent une chaloupe, espérant trouver un endroit plus propice. Force leur fut de revenir.

C'en était assez, la mesure était comble.

Nous ne donnons pas à nos patates le temps de cuire.

Adieu lait, veau, vache, cochon, courée.